

Penser la haine dans l'identité à partir d'un fait social : les émeutes des banlieues de 2005 en France

Article pour la Red-Vista¹ (revue généraliste d'Umbral)

François DESPLECHIN

La question de la haine anime ce numéro. On la connaît comme réaction à une blessure ou à la souffrance du deuil (*je hais celui/celle que j'aimais et qui m'a laissé(e)*) mais, au-delà de cet aspect relatif à la douleur, il est possible qu'elle entretienne certains rapports structuraux intimes avec l'identité. Je propose ici, pour penser cette difficile question chez l'individu, de partir d'un fait social dans la société.

Dès qu'on envisage la question des relations entre haine et identité dans le champ du social, on voit apparaître un premier lien : il n'est pas rare qu'une société *considère l'immigré comme une menace potentielle pour son identité*. Suivant ce fil, on peut penser que, dans certains cas, ce qui est perçu ou décrit comme étant radicalement étranger, pourrait être, à l'analyse, *une part même de l'identité du sujet (de la société), non reconnue comme telle*. Y aurait-il quelque chose de similaire chez l'individu ?

En 2005 la France a traversé une grave crise sociale. Deux adolescents, B. Traoré et Z. Benna, voulant échapper à un contrôle de police, périrent en se réfugiant dans un poste de transformation électrique. A la suite de leur décès, les banlieues se sont enflammées, déclenchant d'intenses violences urbaines qui se sont propagées à l'ensemble du pays. Durant trois semaines, les émeutes toucheront plus de 300 communes, près de 10 000 véhicules seront incendiés et près de 5000 personnes interpellées, conduisant le gouvernement à décréter l'état d'urgence.

Très vite, les sphères politiques et la presse suggérèrent que ces événements pouvaient être manipulés par des groupes terroristes fondamentalistes. Ainsi, on lit dans *le Monde* que le ministre de l'intérieur (N. Sarkozy) affirma que les violences « étaient "parfaitement organisées", reprenant ainsi l'argumentaire de certains syndicats de policiers », qui parlaient de « terrorisme » et évoquaient « des islamistes radicaux, connus des Renseignements Généraux (RG) qui auraient entraîné et manipulé des jeunes ». A la suite, N. Sarkozy demanda aux préfets que « les étrangers, en situation régulière ou irrégulière qui ont fait l'objet d'une condamnation, soient expulsés du territoire », ajoutant : « quand on a l'honneur d'avoir un titre de séjour, le moins que l'on puisse dire c'est que l'on n'a pas à se faire arrêter en train de provoquer des violences urbaines ». D'abord induite par la classe politique puis relayée par la presse, cette hypothèse trouvera un écho auprès d'une partie de l'opinion publique.

Dans *Pulsions et destin des pulsions*, Freud écrit que, pour le nourrisson, au début « *le monde extérieur et le haï sont identiques* ». L'expérience du déplaisir liée à l'absence, ou au manque du sein, à la douleur en général conduira le sujet à établir entre lui et le monde une différence radicale, au moyen de la haine. On a donc la thèse que le moi se constitue archaïquement dans un mouvement de haine, en expulsant le déplaisir en dehors *afin de préserver l'intégrité du moi-plaisir*. Cela induit la conséquence théorique paradoxale que, psychiquement, l'altérité et les représentations psychiques du monde se sculptent *d'abord à partir de la matière psychique primaire du moi*. Cette haine primordiale a aussi pour conséquence que, théoriquement, *la violence et l'agressivité ne peuvent pas s'adresser au moi*, puisque, du point de vue du nourrisson, elles sont retournées vers le monde extérieur.

¹ <https://umbral-red.org/es/la-red-vista-de-umbral.html>

Freud rajoute que la question du moi inclut une image idéalisée, à laquelle l'individu s'identifiera pour édifier son identité. L'individu est donc là, pris dans la tentative de préservation d'une image de lui-même qu'il emploie pour se soutenir, et cela ne se fera pas sans conflit.

Revenons sur les événements de 2005. Si nous soutenons que ces incidents relèvent d'une problématique liée à la question de l'identité dans la société, on comprend que soit invoquée « *l'origine étrangère des auteurs* » même si la suite montrera que ces hypothèses étaient largement fausses. Un rapport des Renseignements Généraux démentira qu'il s'agisse d'une « *insurrection organisée* », parlant d'« *une révolte populaire des cités sans leader (...alors que) contrairement aux déclarations de nombreux responsables politiques (... rien) n'a été ni organisé ni manipulé par des groupes qu'ils soient mafieux ou islamistes* ». Le rapport conclut que la cause des violences était à chercher du côté de la « *condition sociale d'exclus de la société française* » de leurs auteurs.

Le choix de cibles visées est particulièrement intéressant : alors que les banques, les supermarchés et les organisations du secteur privé ont été relativement épargnées, ce sont les écoles, les forces de l'ordre, l'éducation nationale ou les transports publics qui ont été attaqués. Ces cibles ne sont pas indifférentes et représentent la République et les signifiants de l'intégration des citoyens à la société. En ce qui concerne l'identité des responsables, sur les 4800 personnes interpellées, 94% étaient de nationalité française... (ce qui ne devrait pas être surprenant, puisqu'on voit mal pourquoi des étrangers en situation irrégulière en viendraient à organiser ou participer à une révolte nationale dans le pays où ils tentent de trouver leur place). Mais force est de constater que cette explication a fonctionné. Et pour cause : la haine a à voir avec l'identité.

Il faudra l'intervention du Président de la République à la nation pour que le calme revienne. Son contenu n'est certainement pas anodin. Cette fois-ci, il n'est plus question d'étrangers, le discours présidentiel parlant même d'une « *crise d'identité* ».

Voici quelques extraits : « *Cette situation grave témoigne d'une crise de sens, une crise de repères d'une crise d'identité* ». Dénonçant « *les discriminations qui sapent les fondements mêmes de notre République* », J. Chirac ajoutera « *(je veux dire) à tous les enfants qui vivent dans les quartiers difficiles que, quelle que soit leur origine, ils sont toutes et tous les fils et les filles de la République (et) les Françaises et les Français, particulièrement les plus jeunes, doivent être fiers d'appartenir à une nation qui fait siens les principes d'égalité et de solidarité* ».

La question qui se pose, ici traitée à partir du contexte français pourrait se formuler ainsi : « *pourquoi la société a-t-elle spontanément produit – et adhéré – à une explication haineuse des émeutes qui situait la cause comme étant extérieure à elle-même ?* »

On sait que c'est souvent lorsque les groupes sont fragilisés dans leur cohérence qu'ils s'exposent ou recourent à des fantasmes persécutoires. C'est, qu'ici encore, la fonction de la haine est parfois de participer à un travail de recomposition ou de consolidation identitaire. Si la persécution est une donnée fondatrice de la constitution de l'identité d'un point de vue collectif, c'est peut être aussi le cas du point de vue individuel.

La haine semble donc s'adresser, dans ses liens profonds, à l'identité. La situation sociale évoquée nous le montre quand elle identifie ses citoyens comme des étrangers. L'identité passe son temps à faire de l'étranger.

Prolonger ces réflexions permettrait sans doute de penser pourquoi les séparations les plus violentes sont celles qui s'adressent entre « frères de sang » comme c'est le cas des pays qui partageaient une identité ou une histoire commune, et qui furent séparés par le jeu politique. On peut penser au Kosovo, au Pakistan et à l'Inde ou aux relations complexes qu'entretiennent les colonisateurs avec les anciens pays colonisés. A ce propos, lors de la dernière coupe du monde de Football, une enquête indiquait que l'équipe que la France redoutait le plus de rencontrer d'un point de vue sportif était l'Algérie... alors que les deux équipes ne se sont jamais affrontées en compétition.

En construisant une image d'elle-même anachronique qui ne correspond ni à son présent, ni à la réalité de la composition de sa population, la société française est peut-être névrosée, peut-être de

la même façon que peut l'être un individu qui cherche à préserver une image idéalisé*e de lui-même fut-ce au prix d'un dangereux déni de réalité.

Peut-être la haine n'est-elle jamais si forte que lorsqu'elle est adressée à un morceau du moi qu'elle sait ne pas pouvoir ou ne pas vouloir réintégrer. S. Freud n'écrit-il que celui qui aime (ou hait) le fait avec ce « *qui a été une partie du propre soi* » ?

FRANÇOIS DESPLECHIN.

Psicólogo, doctor en psicología clínica y psicoanálisis –

Universidad de Aix-Marsella

Miembro de la Fundación Europea para el Psicoanálisis (FEP)

Profesional colaborador de la red Umbral

Miembro de Discurso Psicoanalítico

Trabaja sobre los temas de la identidad y del exilio.

Consulta en Barcelona.

francois.desplechin@gmail.com

<https://francoisdesplechin.com/>